

24 images

24 iMAGES

## Mon nom est personne *Room Tone* de Céline Baril

André Roy

---

Number 169, October–November 2014

Inventer le langage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72739ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Roy, A. (2014). Mon nom est personne / *Room Tone* de Céline Baril. *24 images*, (169), 22–22.

# Mon nom est personne

ROOM TONE DE CÉLINE BARIL

par André Roy

Austin, Birmingham, Buffalo, Chicago, Cleveland, Detroit, Indianapolis, Los Angeles, Louiseville, Nashville, New Orleans, New York, Portland, Rochester, San Francisco, telles sont les villes dont Céline Baril prend des instantanés pour dire l'heure du monde. La cinéaste poursuit ici une démarche qui était des plus abouties dans *La théorie du tout*, son précédent opus, à savoir l'organisation savante d'une matière que sous-tendent une inquiétude et un regard lucide sur l'activité humaine. Son moyen métrage, *Room Tone*, est en fait proche du long métrage qu'était *La théorie du tout*, mais sans le répéter, voire même le contrariant. À chaque film la cinéaste déplace légèrement sa méthode et son propos, tout en maintenant son exigence esthétique. Chacun de ses documentaires se fraie ainsi une nouvelle place dans le cinéma.

loin) et toutes ces paroles (venues du cinéma) façonnent un nouvel ensemble: un monde vaincu, celui des illusions et des défaites irréparables. Un univers effondré, aux lieux délabrés, que ce soit celui du jour ou de la nuit (Céline Baril a une façon exceptionnelle de filmer la nuit), que l'absence d'un surmoi cinématographique – qui, lui aussi, s'est effondré – rend plus grave et plus angoissant.

C'est ainsi que la place du spectateur est remise en cause, éloignée de toute tranquillité et de toute certitude dans ce qui est vu. Ce qui est montré est un amalgame d'éléments qui suit une ligne consciencieuse et poétique. Ici, les images et les voix apparaissent comme les débris d'un monde menaçant et menacé. Nous ne sommes plus dans les rêves et l'espoir comme les communiquait *La théorie du tout*. La démarche de *Room Tone* lui ressemble, certes, par son archéologie du territoire et pour la recherche des traces d'un monde qui bouge, mais le monde n'est plus ici en gestation.

Non, il est figé, vidé. Il n'y a plus justement de social, de sociabilité, d'unité, de stabilité, d'inaliénabilité. Que des individus anonymes, non réconciliés, dans un espace disjoncté. « Mon nom est personne », dit la voix d'un homme tout au début du documentaire, une des voix que rassemble une bande sonore remarquable, constituée de nombreux extraits de dialogues de films tirés de l'histoire du cinéma américain. Cette traversée des voix se conjugue parfaitement avec la traversée des États-Unis, de son histoire passée et présente, plus spécifiquement circonscrite au destin de la population noire. La nouveauté de ce film réside justement dans cette articulation soutenue d'images et de voix qui a quelque chose d'organique, de coalescent. Son agencement inédit

de formes et de production de sens et de sensations conduit à une observation radicale du monde, le reformulant, le remettant en perspective. En un mot: le repensant.

Cette manière de penser le monde est fortement liée à la composition serrée de l'espace géographique et sonore et du temps (présent et évocation du passé) de *Room Tone*. Ce film relève d'un sentiment politique qui transparait dans une attente fébrile de la fin de quelque chose: de l'homme? de la ville? de l'amour? de la violence? L'attente de la perte possible du monde: « *Tous les moments perdus du temps sont comme les larmes et la pluie* », dit une voix sur les dernières images. Cela est vrai, cela est triste et beau. ■

**Room Tone sera présenté aux Rencontres internationales du documentaire de Montréal, en novembre.**



Le tout a commencé avec *Barcelone* (1989) et s'est poursuivi avec *L'absent* (1995) et *La théorie du tout* (2009), et même avec ses films de fiction (*La fourmi et le volcan*, 1992 et *Du pic au cœur*, 2001), et s'est avéré chaque fois comme une expérience cinématographique à nulle autre pareille. On comprend qu'on ait classé cette auteure dans le cinéma expérimental. Mais le sien n'est pas pour autant formaliste, alourdi par une esthétique forclosée. Céline Baril creuse chaque fois sa manière en tentant de donner une autre dimension de la vie qu'elle enregistre par éclats, des éclats venant briser une trop claire linéarité qui donnerait dans le discours transparent et (r)assurant. Elle expérimente, c'est-à-dire qu'elle prend le risque de rassembler tous ces fragments comme autant de restes d'un univers utopique ou catastrophique. Ce qui est d'autant plus probant dans *Room Tone*, car toutes ces images de villes, de personnes (vues de